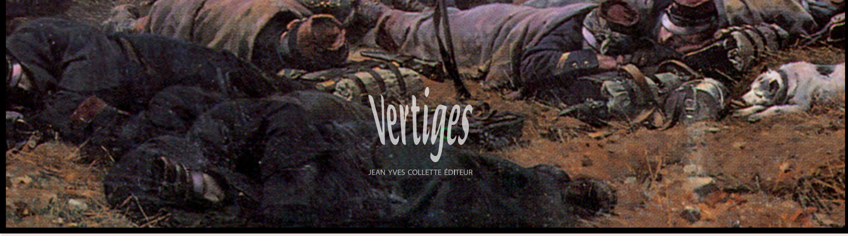
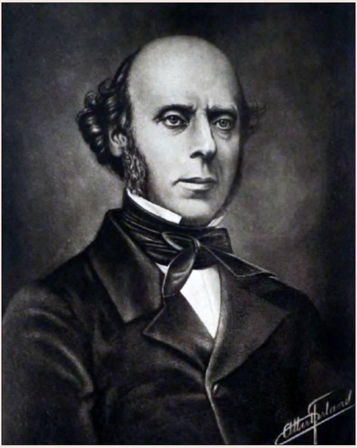
François-Xavier Garneau

Le Rêve d’un soldat


Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Édouard Detaille (1848-1912), *Le Rêve / Les conscrits de la Troisième République rêvent de la gloire de leurs prédécesseurs* – détail (1888), collection du Musée d’Orsay, Paris, France.



François-Xavier Garneau (1809-1866).

LE RÊVE D’UN SOLDAT

I

Quand la France héroïque inscrivait sur la pierre*
Les exploits de ses fils devant la foule altière,
Les vieux rois inclinaient le front.
Et lorsque de la nuit flottaient les voiles sombres,
Ils croyaient voir errer toutes leurs grandes ombres
Sur tous les points de l'horizon.
D'alkamaêr brillaient les baïonnettes ;
Le sabre achevait les défaites
De Marengo, puis d'Iéna ;
Et sur ces têtes couronnées,
Le cauchemar jetait les journées
De Friedland et de Moscowa.

* L'arc-de triomphe de l'Étoile, à Paris, fut commencé par Napoléon, en commémoration des victoires des Français. La restauration n'y fit point travailler, mais Louis-Philippe le fit achever, et l'inauguration s'en fit devant un concours immense.

II

Moi, jeune étranger, seul, isolé dans la foule,
À chaque cri, semblable au tonnerre qui roule,
Je saisissais un souvenir.
Je disais : je descends des fils de la Neustrie ;
Nos aïeux appelaient la France leur patrie :
Comme elle ils surent conquérir.
Les champs d'Hastings, Naples, Byzance
Furent témoins de leur vaillance.
À qui doit-on la liberté ?
Les barons normands la léguèrent*,
Les preux d'Albion la gardèrent
Pure pour la postérité.

[*] Sismondi rapporte dans son *Histoire des Français* que tous les noms des barons qui signèrent la grande charte paraissent être français. On sait que la langue française fut abolie en Angleterre sous le règne d'Édouard III, environ 300 ans après la conquête.

III

Cependant, sur Paris tombait le voile sombre ;
Et la foule empressée, errant partout dans l'ombre,
S'éloignait du grand monument
Qui dans l'air obscurci cachant sa cime noire
Semblait porter au ciel la gigantesque histoire
Et les hauts faits du peuple franc.
Mais, déjà, l'astre du silence
Pâle, sur l'horizon s'avance
Et blanchit le faite des tours ;
Et des bois des Champs-Élysées
Au loin les têtes élevées
Dessinaient leurs sombres contours.

IV

Combien de vieux guerriers veillaient aux Invalides
Aux fenêtres passaient leurs lumières rapides,
Car ce jour était grand pour eux.
Oui mais un manquait ; soldat d'Égypte et de Russie
Seul sous l'arc d'alliance, enfin que sa patrie
Renouvelle avec d'anciens preux,
Ils relisaient sur les murailles[*]
Les histoires de leurs batailles
Et les noms inscrits aux arceaux ;
Puis à genoux, pressant la pierre

Il répétait une prière,
C'est la prière d'un héros.

* On a inscrit en lettres de bronze sous la voûte et sur les côtés de l'Arc-de-l'Étoile les noms des batailles livrées sous la république et l'empire, et ceux des principaux généraux qui se sont distingués dans cette longue guerre.

V

Un vieillard près de lui se présente à sa vue ;
Et ses longs cheveux blancs couvrant sa tête nue
Flottaient sur l'haleine des vents.
Ses yeux perçants et creux brillaient sous leur paupière ;
Et ses habits semblaient couverts de la poussière
Des tombeaux vieillis par le temps.
Ne crains pas, dit-il, ta patrie
Garde ma mémoire chérie.
Pour elle autrefois je mourus,
Et dans la demeure éternelle
Je goûte la gloire immortelle
Avec les preux qui ne sont plus.

VI

Heureux toi qui verras tous ces héros renaître.
Sur l'arc de leur triomphe ils vont tous apparaître
Pour l'inaugurer dans la nuit.
Il disait : un bruit sourd gronda dans le silence,
Et, tout à coup, sur l'arc les grands guerriers de France
Apparaissent tous devant lui.
Devant ce spectacle sublime
De la poussière qui s'anime

De tous ces héros du passé,
Le vieux soldat que la mitraille
A mutilé dans la bataille
D'un saint effroi se sent troublé.

VII

Et l'immortel cortège, au front pâle et sévère,
Défilait d'un pas lent, et chacun sur la pierre
Léguait un nom au monument.
Le premier, c'est Clovis, fondateur d'un empire
Que quatorze cents ans n'ont encor pu détruire.
Il lui donna pour fondement,
Soissons, immortelle victoire
Où les Francs consacrent sa gloire
Dans la défaite des Romains.
Et Tolbiac où, de son glaive,
De leurs corps sanglants il élève
Une digue aux cruels Germains.

VIII

Voici, dit l'inconnu, Pepin, vaste génie,
De phantômes de rois délivrant sa patrie
Il l'agrandit par ses exploits.
Et plus loin, c'est son fils le sauveur de la France ;
Sur son cheval fougueux vers le marbre il s'avance,
Comme on le voyait autrefois
Dans les plaines de la Touraine,
Où sauvant l'Europe chrétienne,
Il détruisit les Sarrasins.
Près de lui paraît Mérovée*;
Quel français ne sait la journée
De Chalons, d'Attila, des Hun ?

* Il y a ici anachronisme : Mérovée régna avant Clovis.

IX

Le voilà celui, qui, sans égal mille années,
De la France porta si haut les destinées.
Charlemagne, ce vaste nom
Qu'avec étonnement l'homme contemple encore,
De ces temps reculés, là comme un météore
Éclaire partout l'horizon.
Mais, déjà, sa grande ombre passe
Et celle de Roland s'efface
Avec la foule des guerriers,
Dont les héroïques histoires
De batailles et de victoires
Embrasaient tant les chevaliers.

X

Le vieux soldat muet, de l'œil suivait ces ombres
S'avançant lentement vers les nuages sombres
Qui lui dérobaient l'horizon.
Et tandis qu'ils passaient, racontant leur histoire
Le vieillard nommait ceux dont la grande mémoire
Immortalisera le nom.
Voici Guillaume d'Angleterre,
Conquérant, sa fortune altière
N'a pas trahi ses derniers jours,
Et même son ombre terrible,
Semblant encor plus inflexible,
De sa tombe régnait toujours.

XI

Ces quatre guerriers sont : Guiscard, les Hauteville
Qui sous des cieux lointains conquirent la Sicile,
Qu'ils léguèrent à leurs neveux.
Leurs bras furent longtemps le bouclier de Rome.
Mais derrière eux paraît encor un plus grand homme
Et le vengeur du fils des cieux,
Dont le grand nom sut au génie
Du chantre divin d'Italie
Inspirer un sublime chant ;
Et là, c'est sa suite guerrière ;
Raymond, Baudouin et Clotaire
Raimbaud, Eustache et d'Enguerrand.

XII

Celui-ci, c'est Bourgogne[*] et la terreur du Maure,
Intrépide à la guerre et plus habile encore
Il les défit en vingt combats.
Raimond le suit, Raimond dans la même carrière
Comme lui s'est acquis une fortune altière.
Que leurs fils ne ternirent pas.
C'est sous leur règne, qu'elle brille,
La noble et vaillante Castille
Qu'immortalisent tant d'exploits,
Avec la bataille héroïque
Des plaines fameuses d'Ourique
Où le Croissant perdit cinq rois.

[*] Henry de Bourgogne de la famille des ducs de Bourgogne et Raymond de celle des comtes de ce nom, passèrent, comme plusieurs autres princes français, en Espagne pour combattre les Maures vers la fin du XIe siècle. Le roi de Castille, Alphonse VI, qui remarque leur bravoure,

leur fit épouser chacun une de ses filles et partagea ses états entre eux. Henry défit les Maures en 17 batailles.

XIII

Après ces héros vient le vainqueur de Bouvines,
Et Louis qui, déjà, dans les splendeurs divines
Jouit du prix de ses vertus :
Saintes et Taillebourg attestent son courage.
Puis là, c'est Duguesclin avec Charles-le-Sage,
Leurs ombres ne se quittent plus.
Après leurs trépas, quels orages !
Quelles trahisons ! quels carnages !
La pauvre France est en lambeaux...
Mais le ciel, las de sa vengeance,
Unit ses fils dont la vaillance
La venge, enfin, de tous ses maux.

XIV

Les voilà ; Jeanne d'Arc, Lafayette, Xaintrailles
Lahire, Barbazan vieillis dans les batailles
Et le vainqueur de Formigny.
Dunois et Richemond, Buchan* passaient à peine
Qu'un spectre noir plus loin derrière eux, seul se traîne :
Personne n'est auprès de lui.
Quelle est donc cette ombre inconnue
Qui semble appréhender la vue
De tous ces redoutables preux ?
Son nom ? – il a trahi sa patrie ;
Bourgogne, ton âme flétrie,
Non, ne verra jamais les dieux.

* Buchan commandait les Écossais au

service de France. Il fut fait maréchal par
Charles VII.

XV

Les chevaliers vainqueurs dans le combat des trente
De leurs casques d'airain une aigle menaçante
Couronne le vaste cimier.
À chaque pas qu'ils font de leurs cotes de maille
Que le sang a souvent teintes dans la bataille
Résonne sourdement l'acier.
Héros qui méprisaient la vie
Pour la gloire de leur patrie,
Ils ne lui refusèrent pas,
Leurs bras et leurs fermes épées
Que leur valeur avait trempées
Dans le carnage des combats.

XVI

Ces ombres que tu vois passer parlant ensemble,
Dit le vieillard, le sort aujourd'hui les rassemble
Ici pour la première fois.
Ce sont Henry, Sully, deux grands noms dont la France
Conservera toujours la douce souvenance
Due au meilleur de tous ses rois.
Au souvenir de leur histoire
Que le peuple dans sa mémoire
Chérit encor dans les hameaux.
Le soldat, enfant du village,
Sentait couler sur son visage
Des larmes pour ces deux héros.

XVII

Voici Louis-quatorze, Harcourt, Vauban, Noailles
Turenne, Luxembourg, aux sanglantes batailles,
S'avancent sur leurs vifs coursiers.
Plus loin est Condé qui maîtrisait la victoire.
Fribourg, Nordlingue et Lens furent ses jours de gloire :
Senef [*]... mais quels sanglants lauriers !
C'est là qu'à l'aspect du carnage
Les soldats oubliant leur rage
S'arrêtèrent frappés d'horreur.
Et l'on en vit posant leurs armes,
Essuyer de furtives larmes
En gémissant sur leur valeur.

---

[*] La bataille de Senef gagnée par Condé ; on enterra 27 000 morts sur le champ de bataille.

XVIII

Poursuivant de Condé la route glorieuse
Luxembourg à Nerwind, Fleurus, Streinkerque et Leuse
Comme lui vainqueur triompha [*].
Derrière lui, venaient d'autres guerriers encore :
Duquesne qui porta la terreur chez le Maure,
Tourville, Boufflers, Catinat,
Villars, Berwick, Bart et Vendôme
Qui sauva jadis un royaume
Dans les champs de Viciosa.
Et Créqui dont le fier courage
Bravait la mort et le carnage
Et que Kersberg enfin vengea.

---

[*] Prince d'Orange, qui fut depuis roi d'Angleterre, disait un jour en parlant de Luxembourg : Ne battrai-je jamais

ce bossu-là ? Comment le sait-il, dit Luxembourg lorsqu'on lui rapporta ce mot, il ne m'a jamais vu par derrière.

XIX

Le grand Saxe les suit ; dernier soldat d'une ère
Que le temps a déjà, de sa faulx meurtrière,
Rejetée, oui, bien loin de nous.
Lawfeld et Fontenoy sont ses grandes journées
Que rehaussent encor les immortels trophées
De la victoire de Raucoux.
Au milieu des nuages sombres
Où paraissent toutes ces ombres
Un bruit d'armes retentissait.
Mais, déjà, de la république
De loin le cortège héroïque
L'air fier et sombre s'avançait.

XX

Cependant, dans les airs le soldat crut entendre
Une marche guerrière et qui semblait descendre
En sons mâles vers tous ces preux.
Ainsi du sanctuaire on entend des cantiques
Résonner le chant grave au loin sous les portiques
Et s'élever devers les cieux.
Ou, tel dans la forêt profonde,
Résonne le vent sourd qui gronde
Dans la cime épaisse des pins,
Tandis que l'écho d'harmonie
Va répéter sa mélodie
Le soir dans les vallons voisins.

XXI

Les voilà ! ce sont eux ; l’Europe est leur histoire ;
Et cent lieux immortels éternisant leur gloire
Conservent leurs noms à jamais.
Les échos du Kremlin, la voix des pyramides
Sans cesse rediront dans les siècles rapides
Les exploits des soldats français.
Triomphante, leur aigle altière,
Au front de l’Europe entière,
Flottait de Cadix à Moscou.
Les rois qui disaient à ces braves
Soumettez-vous, soyez esclaves,
Pleins de terreur fuyaient partout.

XXII

Ils passaient ces héros tout couverts de poussière
Les yeux étincelants, la démarche guerrière
Comme ils l’avaient dans les combats.
Et les chevaux serrés, en colonnes volantes,
Secouant dans les airs leurs narines brûlantes,
Faisaient gronder l’arc sous leurs pas.
Tous là, comme aux jours de leur gloire,
Ces guerriers fameux de l’histoire
Reparaissaient devant ses yeux.
Et le vieux soldat de l’empire
Ému, troublé jusqu’au délire
Tendait ses bras tremblants vers eux.

XXIII

Napoléon paraît dans la foule immortelle
Dont la gloire vivra, grandissante, éternelle,

Mais à son aspect le soldat
Saisi d'enthousiasme, hélas ! se croit encore
Aux jours glorieux, où, dans les déserts du Maure
Sous lui jadis il triompha.
En vain il l'appelle, il s'écrie :
Avec vous loin de la patrie,
Je combattais sur le Jourdain…
Le charme tout-à-coup s'efface ;
Il n'aperçut plus dans l'espace
Que l'arc blanchi par le matin.

Le Rêve d'un soldat,
poème de François-Xavier Garneau (1809-1866),
est paru dans *Le Canadien,*
en 1838.

ISBN : 978-2-89854-506-1
© Vertiges éditeur, 2025
Dépôt légal : premier trimestre 2025

— 2 507e lecturiel —

Lecturiels
www.lecturiels.org